

exagéré. Charette était très-énergique. Quand on le fusilla, il fallait bien qu'il mourût, mais comme un dernier défi à la canaille, le géant fusillé resta debout. Il fallut qu'on le couchât par terre. Il mourut pour la cause sainte qu'il défendait, léguant à la France la renommée de grand capitaine et un petit neveu qui a tenu vaillamment l'épée au service de l'Eglise et de la patrie depuis plus de vingt ans.

Le général de Charette sait toutes ces choses ; il les aurait ignorées, qu'il les aurait senties. On ne descend pas impunément des héros.

Si la fidélité impose de durs sacrifices en ce monde, assurément c'est aux natures de soldat. Son nom lui interdisait de servir un gouvernement qu'il regardait comme illégitime, et il alla apprendre le noble métier des armes chez François d'Autriche. La Providence sut gré à Athanase de Charette de ce dévouement que chacun comprit. Il retrouva la France et les Français à Rome. Au surplus, le jeune officier était à la plus haute école de l'honneur et du devoir. François d'Autriche était un chevalier échappé du moyen âge. Il offrit au Pape d'entrer comme simple soldat dans l'armée pontificale. Le Pape refusa, François lui envoya Charette.

Ce siècle devait avoir l'honneur de la plus sainte, de la plus illustre croisade. Dans mille ans, on criera au roman quand on racontera la légende de M. de Charette et des zouaves. La délivrance du Saint Sépulchre était une belle chose ; mais que les Sarrasins eussent ou n'eussent pas le tombeau du Christ, le Christ n'en était pas moins ressuscité. A Rome, c'était la papauté et le vicaire de Jésus-Christ, en chair et en os, que la France catholique devait défendre jusqu'à la dernière heure.

Les croisés de Godefroi de Bouillon et les Vendéens de Charette et de Cathelineau étaient les exécuteurs testamentaires de la foi et de la fidélité de leur siècle ; les croisés de Lamoricière et de Charette faisaient rêver de Saint-Louis et de Bayard dans un temps de coulisiers et de croupiers de roulette.

Il y a deux phases principales dans la vie du marquis Athanase de Charette. La première est à Rome où il apparaît comme un croisé doublé d'un magnifique chef de mousquetaire.

Il n'est que simple capitaine, mais il est déjà le chef moral de toute cette noblesse, de toute cette bourgeoisie d'élite, qui vient chercher la mort pour Dieu et pour sa foi, mais qui veut qu'on l'y conduise noblement. La belle figure de Charette, aux lignes des Bourbons, aux arêtes des Condé, ce regard mobile, qui se change en éclairs ; cette haute stature qui domine ses compagnons ; bref, cet ensemble de soldat et de grand seigneur, tout cela fascine et on se serre autour de lui.

C'était en 1860. Lamoricière venait de former un noyau de courageux jeunes hommes en protestation des envahissements de la Révolution. Bec-de-Lièvre, un autre brave, en était le commandant.

Voilà une troupe exceptionnelle comme le Pape seul peut en avoir à son service. Les simples soldats étaient des ducs, des marquis, des comtes et des barons, des princes de la finance et du commerce, des industriels et des fermiers à l'aise. Tous gens de cœur et dévoués à la cause sainte de l'Eglise ; c'était ce qu'ils regardaient comme leur plus beau titre.

Nous ne pouvons suivre ce bataillon pas à pas, et énumérer tous les faits d'armes qu'il a accomplis dans sa courte durée, qu'il nous suffise de dire que Charette, devenu successivement commandant et lieutenant-colonel, l'a bien souvent conduit à l'honneur, partout le premier, partout payant de sa personne.

Dès cette même année eut lieu cette bataille de Castellardo où les volontaires de Charette montrèrent au monde qu'une cause sainte ne calcule pas sur le nombre et qu'elle y supplée par la grandeur du courage et du dévouement. Un contre vingt ils se battirent comme des lions et pendant trois heures tinrent tête à toute une division piémontaise. Ce fut là que tombèrent, tués ou blessés, les trois quarts de cette valeureuse troupe. Ce fut là que Charette lutta corps à corps avec le capitaine piémontais Tromboni, qu'il blessa, désarma et fit prisonnier. Un moment après, il recut lui-même deux blessures. Ce ne fut que longtemps après qu'il consentit à se laisser emporter.

Toujours au milieu du feu M. de Charette s'y montra le type de cette bravoure calme qui fait le véritable homme de guerre. Déjà capitaine, il y reçut trois blessures et conquis le grade de major.

A la prise de Nérola, il se jette dans la mêlée. Son cheval est tué sous lui ; il continue à combattre à pieds, s'avance à la tête des zouaves qui délogent l'ennemi de ses positions, et le font rendre les armes après un combat de une heure et quinze minutes.

Comme toujours, dans son rapport sur le combat de Nérola, le lieutenant-colonel de Charette rend justice à chacun et n'oublie que lui-même. Et pourtant il fit l'admiration de tous les siens par son intrepidité et son sang-froid. Lorsque son cheval fut tué sous lui, on le crut atteint, et ce fut un moment de terrible angoisse, car il était fort aimé de ses soldats. Mais il se releva tranquillement en disant : " Mes amis, ce sera votre rôti pour ce soir."

A Mentana, les Garibaldiens s'étaient emparés des hauteurs et à l'abri d'arbres qui protégeaient leur position, il lançait à leurs adversaires des projectiles qui disséminaient leurs rangs. La carabine

ne pouvait rien contre un adversaire masqué, et il fallait se ruer contre un ennemi bien supérieur en nombre à l'arme blanche. Charette arrive à ce moment et voit ses zouaves hésiter pour la première fois à se montrer à découvert. Il fait mettre les sacs à terre et commander l'attaque en se mettant à leur tête. Il leur montre l'ennemi du bout de son épée, et le visage étincelant de bravoure, il s'écrie : " En avant, zouaves, à la baïonnette ; si vous ne venez pas, j'irai tout seul."

Cette attitude épique, ces paroles ardentes étaient plus qu'il ne fallait pour faire disparaître une hésitation d'un instant ; les zouaves s'élançèrent aux cris de " Vive Pie IX ! Vive le colonel ! en avant ! En un instant les Garibaldiens, enfoncés, poursuivis, fuient de toutes parts, se cachent derrière les buissons, les collines et les maisons dont les portes sont enfoncées. Une longue suite de chemises rouges marquait la trace de cette charge furieuse et l'on distinguait par l'amoncellement des cadavres les endroits où les Garibaldiens avaient essayé de se reformer et de résister à leur formidables adversaires. Restait la vigna Santucci où les débris mutilés de l'avant-garde de Garibaldi venaient de rejoindre le gros de son bataillon. C'était un grand bâtiment percé de nombreuses fenêtres changées en meurtrières, couvert de plantations et entouré de vignobles enclos d'un mur élevé. Charette fut chargé de l'enlever et ce ne fut pas long : les Garibaldiens, démoralisés par la vue des zouaves, qui s'élançèrent à la baïonnette, lâchèrent pied sur les flancs boisés des collines et se réfugièrent dans le bâtiment où la résistance fut sérieuse quoique courte.

Les portes furent bientôt enfoncées, et les garibaldiens déposèrent les armes.

Charette au milieu du combat roula à terre avec son cheval percé de trois balles.

Ses soldats le croyaient atteint et accouraient le relever, lorsqu'à leur grande joie il se releva tranquillement et continua à commander le feu avec un admirable sang-froid. La prise de la Villa était le point décisif de la journée et entraîna celle de Mentana.

Ce fut à cette mémorable bataille que notre distingué compatriote, le chevalier Alfred LaRocque fut blessé.

Après tant de gloires, il était écrit que les troupes pontificales fussent obligées de déposer les armes, devant un ennemi coalisé et vingt fois supérieur en nombre.

Débordé de toutes parts, le bataillon des zouaves se replia sur Rome au milieu d'énormes difficultés. De Charette put rallier à temps quelques détachements à Viterbe, pour prendre la route de Rome, bordée par des forces bien supérieures. A force d'audace et de persévérance, à travers les montagnes et par des chemins impraticables, il arriva à Rome assez tôt pour avoir le mérite d'obéir à la grande voix de Pie IX, qui commandait de remettre l'épée dans le fourreau et de s'en rapporter à Dieu pour le triomphe d'une cause abandonnée des gouvernements.

Pour qui connaît notre colonel, on peut se figurer, s'il lui a fallu toute la grandeur d'âme d'un Chrétien pour déposer les armes sans mourir.

Tout semblait être consommé. Le dernier coup de lance avait été porté au cœur de l'Eglise, et la poignée de braves qui se tenait au pied de la Scala Santa pour recevoir la dernière bénédiction du Vicaire du Christ se dispersa, emportant sur leur poitrine les débris du drapeau du régiment, témoin de tant de valeur, et enlevé aux souffrances des mains des piémontais.

Ils ne nous ont pas été pris  
Tes lambeaux, ô noble bannière,  
Qui portait dans l'argent et dans l'or de tes plis  
La tiare et les clefs de Pierre !

Planant au-dessus de l'affront,  
Soutenu par la main des braves,  
Dieu seul et son Vicaire ont fait baisser ton front,  
O noble drapeau des zouaves !

La seconde phase de la vie du Marquis de Charette se passe en France.

Pendant dix-huit ans on avait haï et sifflé les zouaves dans les journaux impies ; on les avait traités d'étrangers, de sbires, de juifs ; ils ont oublié les outrages, mais ils se souviennent de la patrie.

Lorsque Charette demanda à Gambetta de laisser à ses zouaves leurs uniformes, le politique républicain répondit : " Gardez-les, colonel, ils rappellent de trop beaux souvenirs."

Charette offrit sans arrière-pensée son épée à la France, envahie par les Prussiens. Ses zouaves volèrent à son appel sous le nom de Volontaires de l'Ouest. A ces braves, il fallut un signe spécial de ralliement. Qui le croirait ! Ils déployèrent une bannière portant un cœur avec ces mots " Cœur de Jésus, sauvez la France " que Charette offrit.